

# Une valse à deux temps

Il est où le problème ? Français et Allemands ne savent plus sur quel pied danser. Pourtant, il ne se passe pas de semaine, où un dirigeant ne souligne et ne réaffirme, pour qui ne le saurait encore, l'importance de la coopération bilatérale pour l'Europe. L'expression de cet engouement est nuancée – encore que le mot nuance ne soit pas vraiment approprié, car ces adeptes déclarés du franco-allemand ne font guère dans la dentelle en ce moment : François Hollande souffle le chaud et le froid, lorsqu'il parle de « *tension amicale* » entre la France et l'Allemagne ; Arnaud Montebourg fait les gros yeux en comparant Angela Merkel à Bismarck et en l'accusant sans ambages d'« *égoïsme* » ; Claude Bartolone préconise même une « *confrontation* » avec la politique de Berlin. Dans le même temps, Wolfgang Schäuble trouve que la France devrait se dépêcher de faire enfin ses devoirs ; nombreux sont ceux en effet qui regrettent publiquement la faiblesse économique et industrielle de la France.

Déjà que les deux pays ne parlent pas la même langue (sauf le ministre des Finances Wolfgang Schäuble et le premier-ministre Jean-Marc Ayrault, qui maîtrisent chacun celle du voisin), désormais c'est aussi le langage qui diffère sur un point essentiel, celui du concept économique. Bizarrement, le vocabulaire allemand ne connaît pas de mot pour austérité – tout au plus se contente-t-on d'une germanisation du vocable français en une *Austerität* un peu barbare pour dire que les Allemands se serrent la ceinture. Le fait est aujourd'hui que l'Allemagne a des résultats concrets à présenter après des années de douloureux sacrifices, alors que la France, tout en reconnaissant les efforts de l'Allemagne, parle seulement de cap, mais évite de présenter la réussite allemande comme un modèle pour la France.

Le problème peut se résumer en fait à deux notions fort simples qui turlupinent le subconscient des uns et des autres depuis des décennies : celle de la faiblesse et celle de la force.

La France qui avait cru retrouver un peu de sa grandeur passée en optant pour un avenir européen (qu'elle espérait d'ailleurs influencer) plutôt que de se perdre dans la nostalgie du colonialisme, a pour souci premier de ne plus jamais être aussi faible qu'en 1940, lorsque elle a dû signer l'armistice avec l'Allemagne nazie, prélude à l'occupation du pays. La France se doit de manifester sa force présumée.

L'Allemagne quant à elle souffre encore d'avoir été trop forte au cours de son histoire et souligne sa volonté de ne pas revendiquer un quelconque statut de grande puissance susceptible de plier les autres nations sous son joug. Avant l'unification du pays en 1990, l'Allemagne de l'Ouest se contentait fort bien de l'équation en vigueur jusque là, celle qui avait pour mission de rassurer ses voisins : nain politique et géant économique à la fois. Et même l'Allemagne de l'Est pouvait faire croire à sa puissance économique au sein du Pacte de Varsovie tant qu'elle restait un satellite de Moscou.

Aujourd'hui, politique et économie sont plus que jamais indissociables l'une de l'autre. L'Allemagne a besoin d'une France forte pour venir en aide aux plus faibles de l'Union européenne – et la France tente de minimiser sa propre faiblesse en critiquant les avancées de l'économie allemande, estimant que le principe des vases communicants serait plus judicieux, si l'Allemagne serrait quelque peu le frein de sa croissance insolente.

Un pas en avant pour les uns, un pas en arrière pour les autres – cette danse rappelle la valse : les deux danseurs doivent s'élancer au même rythme s'ils veulent un minimum de grâce. C'est le meneur qui fait le premier pas en avant, alors que sa compagne fait simultanément un pas en arrière. Si l'un freine, pendant que l'autre accélère, là est le problème.

Gérard Foussier

**« François Hollande souffle le chaud et le froid, lorsqu'il parle de 'tension amicale' entre la France et l'Allemagne »**